

Cerveau & intelligence

Comment devenons-nous intelligents ?

Stimuler tonus
et mémoire

LIBÉRER SON POTENTIEL

et développer
ses capacités



Charles Pépin
Des vertus
de l'échec

Un entretien
avec
Idriss Aberkane

Savoir
utiliser
le stress

L 19621 - 3 - F: 7,80 € - RD



**Lafont
presse**

N°3 - Trimestriel - A - Septembre - Octobre 2017 - BEL : 6,10 €

RENCONTRE AVEC LE PHILOSOPHE QUI MONTE

Charles Pépin

« Echouer de mieux en mieux, c'est déjà réussir »

Philosophe, écrivain et chroniqueur français, Charles Pépin est diplômé de Sciences Po et d'HEC. L'agrégé de philosophie de 44 ans enseigne cette dernière au lycée d'État de la Légion d'Honneur et à l'institut d'Études politiques de Paris. Rencontre passionnante à l'occasion de la sortie de son dernier essai, bientôt best-seller, sur « Les vertus de l'échec »*.

Pourquoi faut-il changer de regard sur l'échec ?

Charles Pépin : Parce que nous en avons, en France, une vision culpabilisante qui nous nuit, entrave notre audace et notre capacité à rebondir. En France, avoir raté, c'est être un raté : nous avons cette fâcheuse tendance à « *essentialiser* » nos échecs, à nous identifier à eux. Nous confondons alors l'échec de notre projet et celui de notre personne. Changer de regard sur l'échec, c'est voir l'échec comme une expérience plus que comme une humiliation, comme la possibilité d'une bifurcation existentielle ou d'un gain en compétence, comme une chance, aussi, de s'arrêter dans nos vies trop hâtives et de s'interroger sur son désir. Le succès a parfois un coût : il arrive même qu'il nous enferme dans une voie qui ne nous correspond pas. Plus radicalement, il faut changer de regard sur l'échec car l'idée que nous nous en faisons en France nous fait du mal. Quand je vois tous ces jeunes élèves blessés par leurs mauvaises notes, et que je lis chez Gaston Bachelard que la

vérité n'est jamais qu'une « erreur rectifiée », je me dis qu'il y a un problème dans notre pays...

Que nous apprend la philosophie sur l'échec ?

C.P. : Pour l'essentiel, porter un regard philosophique sur l'échec conduit à douter de la définition même de l'échec. Bien souvent, l'échec comporte une part de réussite. Lorsque la chanteuse Barbara échoue, des années durant, lors de ses prestations scéniques, elle se rapproche en même temps de son désir, développe une forme de résistance et d'humanité qui feront les succès de ses plus beaux titres : s'agit-il alors vraiment d'échecs ? Lorsque Michel Tournier échoue à répétition à l'agrégation de philosophie, il rend possible une carrière de romancier populaire qu'il n'aurait jamais envisagée s'il était devenu le spécialiste universitaire qu'il aspirait à être. La philosophie que je propose est nourrie de psychanalyse : certains échecs ne sont-ils pas des actes manqués ? Autrement dit, des réussites de l'inconscient ? Porter un regard

philosophique sur l'échec, c'est déplacer le point de vue et se demander ce qu'est une vie accomplie : nos échecs n'y participent-ils pas finalement plus que nos succès ? Ne nous font-ils pas gagner en profondeur, en complexité, en humilité ? Ne rendent-ils pas les plaisirs simples de l'existence plus appréciables ? Ne nous aident-ils pas à briser une carapace identitaire trop réductrice ? Et finalement, qu'est-ce qui nous nourrit le plus, nous conduit le plus vers notre singularité : est-ce d'échouer d'une manière qui nous ressemble ou de réussir comme tout le monde ? Au fond, j'oppose à l'ivresse du succès, bien agréable évidemment, la sagesse de l'échec.

Quels philosophes anciens ont le plus apporté leur contribution sur ce sujet, sachant qu'il ne semble exister aucun livre important sur l'échec dans la philosophie occidentale ?

C.P. : Le silence des grands philosophes occidentaux au sujet de l'échec est en effet troublant. Ils l'évoquent bien sûr, mais aucun

« Bien souvent, l'échec comporte une part de réussite. »

traité majeur sur la question n'a été écrit. C'est probablement que, dans cette tradition-là, l'existence intéresse moins les penseurs que la théorie pure. Notre tradition est trop rationaliste et pas assez empiriste. Toutefois, les penseurs stoïciens me semblent faire exception à cette règle. On peut ainsi proposer une lecture stoïcienne, inspirée des écrits de Marc-Aurèle par exemple, des vertus de l'échec. L'échec, en tant qu'expérience du réel, nous aide alors à guérir du fantasme infantile de toute puissance. Il nous montre que le réel n'est pas une pâte que nous pourrions modeler à loisir, mais un ensemble de forces avec lesquelles nous allons devoir composer, jouer, en sortant d'une logique de pur rapport de force. La sagesse stoïcienne commence avec la distinction de « ce qui dépend de nous » et de « ce qui ne dépend pas de nous ». Elle nous invite à ne pas nous épuiser à essayer



*« Changer de regard
sur l'échec, c'est voir
l'échec comme une
expérience plus que comme
une humiliation. »*

Les vertus de l'échec

RENCONTRES : LES « LUNDIS PHILO »

Après le succès des saisons précédentes, la sixième saison des "Lundis Philo" du philosophe et romancier Charles Pépin, au mk2 Odéon, Côté Saint Germain, marche très fort ! Pour ce nouveau cycle de conférences, Charles Pépin propose des sujets philosophiques variés, traités sous un angle toujours aussi existentiel et concret. Chaque conférence propose une réponse engagée, soumise ensuite au débat passionné. Au programme : Notre passé existe-t-il vraiment ? Les faits peuvent-ils quelque chose contre la foi ? Pourquoi tant de haine ? Pourquoi avons-nous tant besoin de rites ?

Tous les lundis à 18h30, jusqu'au 26 juin 2017 au mk2 Odéon.

de changer ce qui ne dépend pas de nous, pour être plus efficace dans l'action sur ce qui dépend de nous. Lorsque nous enchaînons les succès, nous sommes tentés de présupposer que tout dépend de nous. L'échec nous montre que tout ne dépend pas de nous. C'est le début de la sagesse. L'accepter peut même nous conduire au bonheur.

La philosophie orientale est-elle plus orientée sur cette question ? Et si oui, pourquoi ?

C.P. : Oui, il y a assurément une sagesse de l'échec plus développée en Orient, même s'il faudrait distinguer des Orients... « *L'échec est au fondement de la réussite* », aurait dit par exemple Lao Tseu. Reste à savoir si par réussite il entend cette réussite personnelle qui serait le fruit des apprentissages tirés des ratages passés. Une telle lecture est peut-être justement trop occidentale... La « *réussite* » évoquée par Lao Tseu pourrait désigner plutôt la conscience du caractère superficiel de la distinction sociale entre échec et succès, voire la capacité à être davantage relié à l'essentiel, délivré, grâce à l'échec, de la passion pour ce qui est vain et de la prison de l'ego...

Pourquoi notre regard sur l'échec en France est-il différent de celui des pays anglo-saxons et notamment des Etats-Unis ?

C.P. : Nous sommes très loin de l'esprit pionnier des Américains... L'Amérique a été découverte grâce à une erreur de Christophe Colomb : les bases étaient bien posées pour une évaluation positive de la vertu de l'erreur ! Nous sommes un petit pays avec une très longue Histoire : nous avons été habitués à parler au monde, à lui proposer une norme universelle. Le résultat en est une évaluation négative de l'erreur comme écart par rapport à la norme, et une école qui s'est voulu davantage une école de l'égalité que de la singularité. Or, c'est en cherchant ce qu'il y a de singulier et de prometteur dans un échec que l'on peut commencer à le valoriser.

Notre vision culpabilisante de l'échec est-elle le résultat d'une forme de morale judéo-chrétienne ?

C.P. : Non, je ne crois pas. On peut même faire une lecture chrétienne de la vertu de l'échec. Plus Jésus tombe, plus il s'élève. L'échec comme expérience d'une humilité salutaire est une idée très chrétienne. Mais elle est, il est vrai, contrebalancée par un « essentialisme » chrétien. Or, dès lors que nous pensons que nous avons une « essence », nous risquons de trouver que c'est notre essence toute entière qui est atteinte lorsque nous ratons quelque chose. L'influence chrétienne est donc mélangée, ambivalente. Le rôle de notre école - une école de la norme valorisant surtout les « bons élèves » - me semble plus décisif dans cette vision culpabilisante de l'échec.

Vous écrivez que c'est le « sentiment d'échec » qui est intéressant. Expliquez-nous.

C.P. : En effet, si le sentiment d'échec peut être parfois trop dou-

loureux, il doit être accueilli dans la mesure où il nous indique aussi ce qui est important pour nous. Si je vis excessivement mal un échec qui n'est objectivement pas énorme, c'est qu'il met en jeu quelque chose d'essentiel pour moi. M'arrêter pour interroger cet essentiel peut être une des conditions de ma réussite existentielle.

Si nos échecs nous aident à aller de l'avant, peut-on considérer qu'il y a une « résilience de l'échec » ?

C.P. : Oui, mais attention aux mots. La résilience désigne à l'origine la capacité d'un métal à retrouver sa forme d'origine après un choc. Si la référence à une ressource cachée me semble intéressante, la métaphore mécanique me paraît plus limitée. Je lui préfère une métaphore chimique, ou même alchimique. Il s'agit de transformer son échec en occasion de progresser, de le métamorphoser en chance, de le « travailler » pour en faire quelque chose.

Quelles sont les conditions à remplir pour qu'un échec devienne vertueux ?

C.P. : Tout d'abord éviter le déni. Pour qu'il y ait vertu de l'échec, il faut qu'il y ait échec. Ensuite, éviter l'identification à son échec, ce

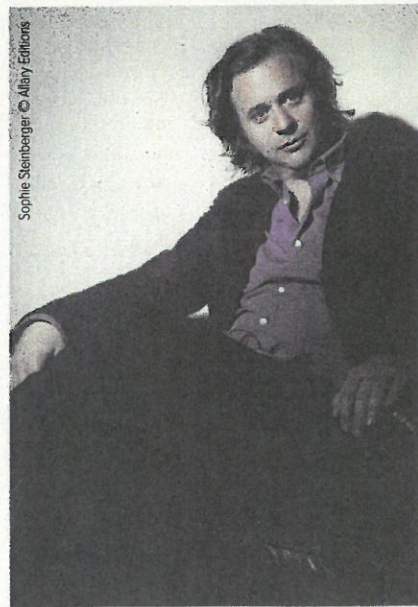
qui n'empêche pas d'en assumer la responsabilité. C'est bien « *mon* » échec, mais ce n'est pas celui de mon « *moi* ». Puis, prendre le temps d'écouter ce que l'échec a à nous dire. Il peut nous souffler de persévérer dans la même voie ou, au contraire, de bifurquer, de changer de voie, « d'aller voir ailleurs ». Enfin, bénéficier du regard bienveillant des autres. Le jeune enfant échoue en moyenne deux mille fois avant de réussir à marcher, et il ne le prend pas mal. C'est parce que le regard des adultes sur ses premiers échecs est bienveillant. Nous devrions réussir à conserver cette bienveillance à l'âge adulte. C'est probablement la condition la plus problématique, surtout dans un pays comme le nôtre où nous n'avons pas assez la culture de l'erreur...

Est-ce qu'il faut d'après vous avoir forcément connu l'échec pour réussir ?

C.P. : Non. Il est possible de se renouveler dans le succès, en se remettant en question après chaque succès comme si c'était un échec. C'est ce qu'a fait par exemple David Bowie. Comme s'il avait fait preuve, jusqu'au cœur du succès, d'une « sagesse de l'échec ». Par ailleurs, si « réussir » sa vie veut dire « devenir celui que l'on est » au sens nietzschéen, assumer sa singularité malgré le poids des normes et des conformismes, alors je pense que les échecs sont plus utiles que les succès. En eux, l'expérience du réel est plus forte et plus marquante.

Le système « noté » propre à l'école française ne contribue-t-il pas à une mauvaise interprétation de l'échec ?

C.P. : Si, mais le problème est moins dans les notes elles-mêmes que dans l'utilisation qui en est faite. On pourrait par exemple, grâce aux notes, valoriser les ratages intéressants (ori-



Sophie Steinberger © Alamy Editions

ginaux, audacieux...) plus que les ratages par paresse ou conformisme. On pourrait mettre plusieurs notes sur une même copie : une pour évaluer le respect des consignes, une autre pour l'originalité du propos... Et il faudrait bien sûr rappeler que ce n'est pas l'élève qui est noté, mais son devoir... Ce n'est pas la personne qui « vaut » 9/20, mais juste une de ses productions.

En tant que parents, quel message faut-il faire passer à nos enfants en cas d'échec pour les aider à se construire et à avoir une meilleure confiance en eux ?

C.P. : Tout d'abord les inviter à mesurer la différence entre les échecs rencontrés en ayant tenté quelque chose et les autres. Lesquels sont les plus douloureux ? Ceux que nous rencontrons sans avoir rien tenté. Car alors nous avons aussi échoué à oser. Ensuite, leur dire qu'il est normal d'avoir peur de rater. Le but n'est pas de se débarrasser de cette peur, mais de faire avec. Le courage n'est pas l'absence de peur, c'est d'y aller malgré la peur. Enfin les guider vers une question : qu'est-ce que cet échec t'a appris ? Leur proposer d'être attentifs à leurs échecs, surtout lorsqu'ils semblent se répéter et sont donc à ce titre plus douloureux. Lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit souvent qu'ils ne se répètent pas à l'identique. On peut rater de mieux en mieux, comme l'écrit Beckett dans *Cap au pire* : « *Déjà essayé. Déjà échoué. Peu importe. Essaye encore. Echoue encore. Echoue mieux* ». Echouer de mieux en mieux, c'est déjà réussir.

Vous donnez dans votre livre les exemples de personnalités célèbres qui ont connu l'échec et qui ont rebondi. Est-ce par la force de l'exemple que l'on peut plus facilement faire passer les messages, notamment à nos enfants ?

C.P. : Oui, je crois en la vertu de l'exemplarité au moins autant qu'en celle de l'échec ! Savoir combien Gainsbourg, Barbara, de

Gaulle, Edison ou Michael Jordan ont échoué peut être réconfortant. L'admiration que nous avons pour ces grandes figures, dont les biographies sont présentées en France comme des successions de succès et aux Etats-Unis comme des séries d'échecs, peut déclencher en nous un désir de singularité, d'audace et de prise de risque. Nous n'admirons plus assez... En même temps, ces références peuvent aussi être écrasantes. C'est pourquoi il faut insister sur les différentes étapes d'un parcours, sur la manière dont ces hommes et ces femmes sont devenus ce qu'ils sont. La réussite n'est jamais simplement un enchaînement de succès, elle est toujours une succession d'échecs et de succès. En plaçant les échecs et les succès sur une frise chronologique, on s'aperçoit souvent que chaque succès est en fait, d'une manière ou d'une autre, l'enfant d'un échec qui l'a précédé. Soit parce que cet échec a été une source d'apprentissage, soit parce qu'il a été l'occasion d'une bifurcation, qu'il a rendu le sujet disponible pour une autre aventure...

Vous dites que celui ou celle qui n'a jamais connu le sentiment d'échec a raté sa vie. Quelle est d'après-vous la meilleure méthode d'introspection pour apprendre de ses échecs ? La philosophie, la psychanalyse, la méditation... ?

C.P. : La psychanalyse. Sur le divan plus qu'ailleurs, on peut cesser de se mentir et réussir à entendre ce que la répétition de l'échec vient nous indiquer. Sur le divan plus qu'ailleurs, on peut être capable de comprendre que l'effort de notre volonté se fait parfois contre notre désir profond. Bien souvent, l'échec a pour fonction de nous montrer que nous voulons mal, dans l'infidélité à notre désir profond.

Ce travail peut-il aussi améliorer nos relations aux autres ? Et pourquoi ?

C.P. : Evidemment. En nous rendant capable de davantage d'em-

pathie, en nous rendant aussi plus indulgent, en nous protégeant de l'arrogance et de la suffisance. En nous aidant à nous représenter les autres « dans leur histoire » et non « selon leur essence »...

Que vous a concrètement apporté la philosophie ?

C.P. : La philosophie m'a apporté d'abord de la joie : joie d'apprendre et de comprendre, joie de lire et de fréquenter de grands esprits, joie de me développer au contact de l'étude, joie de dialoguer avec les autres et de les rencontrer. Mais plus encore que la joie de comprendre, elle m'a offert aussi une proximité réjouissante avec le mystère. Ce qui me plaît tant lorsque je comprends, c'est ce qu'il y a « après », le mystère qui reste.

De quels philosophes anciens ou plus contemporains vous sentez-vous le plus proche et pourquoi ?

C.P. : De Marc-Aurèle, pour son rapport au réel, cette idée qu'il faut s'appuyer sur des forces qui nous dépassent et les utiliser au service de notre action. De Nietzsche pour son amour de la singularité. De Camus pour sa vision solaire et sensible. De Clément Rosset pour sa philosophie de la joie folle et paradoxale.

Pensez-vous qu'on devrait enseigner la philosophie à nos enfants bien avant l'année du baccalauréat ?

C.P. : Oui, évidemment. Il faudrait commencer dès la maternelle ! Les enfants à cet âge sont de purs métaphysiciens... Il n'est jamais trop tôt, ni trop tard, pour philosopher. Grâce à cette philosophie, nous pourrions essayer de lutter contre les crispations identitaires de l'époque. L'école serait alors davantage l'école du doute, du sens critique, de l'étonnement. Des élèves de CM1 peuvent très bien comprendre ce que dit Nietzsche lorsqu'il écrit que le moi est un leurre, une illusion.

Ils seraient alors moins sensibles aux discours ou aux idéologies qui voudraient leur vendre de l'identité en kit...

Quels sont vos projets pour l'année 2017 ? De nouveaux livres en préparation ?

C.P. : Je suis en train d'adapter pour le théâtre, avec le metteur en scène Ivan Morane, un essai que j'ai écrit il y a quelques années :

Les philosophes sur le divan. Platon, Kant et Sartre, prisonniers de leurs corps immortels, se

succèdent, dans un huis-clos, sur le divan de Freud...

Quelle est votre philosophie de vie personnelle aujourd'hui ?

C.P. : La joie plus que le bonheur. La joie contre, tout contre l'adversité. ■

Propos recueillis par Valérie Loctin.

***SON DERNIER LIVRE**
Changer notre regard sur l'échec

En France, échouer est mal perçu. Nous y voyons une faiblesse, une faute, et non un gage d'audace et d'expérience. Pourtant,

les succès viennent rarement sans accroc. Charles de Gaulle, Rafael Nadal, Steve Jobs, Thomas Edison, J.K. Rowling ou Barbara ont tous essuyé des revers cuisants avant de s'accomplir. Relisant leurs parcours et de nombreux autres à la lumière de Marc-Aurèle, Saint Paul, Nietzsche, Freud, Bachelard ou Sartre, cet essai nous apprend à réussir nos échecs. Le philosophe Charles Pépin nous montre comment chaque épreuve, parce qu'elle nous confronte au réel ou à notre désir profond, peut nous rendre plus lucide, plus combatif, plus vivant. Un petit traité de sagesse qui nous met sur la voie d'une authentique réussite.

« *Les vertus de l'échec* » de Charles Pépin, Allary Editions, 256 p., 18,90 €.



Changer de regard sur l'erreur et l'échec

« Echec » et « Succès » sont les deux versants d'une même pièce : « *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire* » expliquait Pierre Corneille. Que nous le redoutions ou pas, nous avons presque tous connu l'échec. Ceux qui n'y ont pas été confrontés se sont peut-être donné des objectifs en deçà de leurs possibilités. Sans les rechercher, erreurs et échecs font donc partie du paysage existentiel de tout humain. D'où l'importance de changer le regard que nous portons sur eux.



Mieux vaut s'y préparer : dans une vie entière, on échoue forcément à un moment ou à un autre et on commet des erreurs. C'est à peu près inévitable.

De l'intérêt de se tromper

S'enfermer dans une forme de déni ou de refus catégorique d'envisager l'idée d'un échec n'est pas une attitude aidante, ni très constructive. La peur de l'échec, tout le monde l'a ressentie à un moment ou un autre. Mais tous les philosophes, psys et experts l'affirment : l'échec peut mener à de grandes réalisations. L'échec, quand il instruit son auteur, quand il est exploité et dépassé, peut se révéler extraordinairement utile. Il est même au cœur du progrès. En effet, suivant la formule d'Einstein, « une infinité de succès ne suffiront jamais à me prouver que j'ai raison, tandis qu'un seul échec expérimental suffit à me prouver que j'ai tort ».

Une erreur rectifiée vaut mieux que l'absence d'erreurs, car l'on ne progresse qu'en se corrigeant. L'échec reste un élément clé dans les plus grandes réussites du monde des affaires et les entrepreneurs américains qui n'ont pas échoué au moins une fois ne sont pas pris au sérieux par leurs partenaires. On considère certes qu'ils ont dû faire des erreurs, mais on parle d'expérience et non d'échec... Échouer - et apprendre de ses erreurs - est une étape importante sur le chemin du succès. Il est commun d'entendre que l'« on apprend plus de ses erreurs que de ses succès ».

Pour apprendre (résoudre un problème) je dois pouvoir me tromper (car si je sais, déjà, je n'apprends pas). Mais le problème dans notre

« C'est le propre de l'homme de se tromper ; seul l'insensé persiste dans son erreur. »
(Cicéron)

société c'est que si apprendre, c'est rectifier ses erreurs (et donc pouvoir en faire), répondre aux attentes (des parents, des professeurs...) c'est ne pas faire d'erreur. Une situation à la fois paradoxale et anxiogène inscrite profondément en chacun de nous. L'apprentissage procède pourtant par enchaînement d'essais et d'erreurs, et en tant que négatifs des connaissances manquantes ces dernières sont donc indispensables et formatrices pour obtenir le succès. Pourtant, dans le milieu scolaire, universitaire, et plus tard dans l'entreprise, la performance et la compétition l'emportent systématiquement sur toute autre considération. Il n'est pas rare de confondre les résultats avec l'intelligence... et donc de fuir l'erreur comme la peste.

L'erreur, passage obligé de la connaissance

Accompagnée d'une empreinte morale faisant d'elle une faute, l'erreur a donc longtemps été perçue négativement à l'intérieur de l'institution scolaire : faire des erreurs,

ETYMOLOGIE

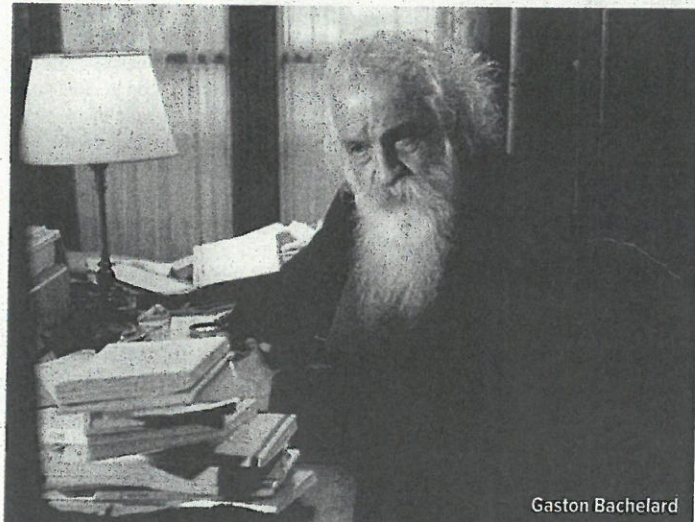
L'erreur, du latin *error*, désigne le fait de se tromper, de commettre une maladresse, mais peut aussi renvoyer à un état (« être dans l'erreur ») plus ou moins permanent. La faute vient du bas-latin *fallita*, un dérivé du verbe *fallere* : c'est le fait de manquer à une règle, qu'elle soit morale ou technique (une faute d'orthographe, de frappe) ; il y a aussi une idée de défaut, de manque (« faute d'argent »). Le terme d'échec est le plus intéressant, puisqu'il vient directement du persan *shah*, donc du jeu d'échec, un jeu typiquement médiéval : le terme renvoie à un insuccès, à un manque de réussite. Les trois termes se comprennent uniquement par rapport à leur revers : l'échec renvoie au succès escompté d'une action, l'erreur à la vérité, la faute à un code moral ou éthique. Trois substantifs, donc, mais aussi trois verbes : échouer, errer, fauter, donc trois actions, trois dynamiques (Source « L'Erreur, l'échec, la faute : introduction » de Florian Besson et Catherine Kikuchi).

« Tout progrès est erreur rectifié. » (Gaston Bachelard)

c'était « ne pas faire attention », « ne pas apprendre ses leçons », voire « faire n'importe quoi ». Mais depuis les travaux d'épistémologie des sciences de Gaston Bachelard montrant, avec la notion d'obstacle épistémologique, que le traitement de l'erreur est le passage obligé de la connaissance, la perception de l'erreur au sein de l'école a changé. Aujourd'hui, certains chercheurs, à l'instar de Jean-Pierre Astolfi, prétendent même que l'erreur est « un outil pour enseigner » (*L'Erreur, un outil pour enseigner*, ESF, Paris, 1997).

D'une façon générale, l'erreur est « une réponse non conforme à ce qui est attendu et donné comme vrai » (Dictionnaire de pédagogie, Bordas, Paris, 2000). L'erreur est à différencier de la faute, qui possède une connotation morale, et de l'échec, qui traduit un état beaucoup plus stable et permanent, supposant donc un caractère de gravité beaucoup plus marqué.

En partant du principe que « la perturbation, la contradiction constituent l'élément moteur du développement et des apprentissages » (Jean Piaget, *Psychologie*, Paris, Gallimard, collection *La pléiade*, 1987), l'erreur sert



Gaston Bachelard

EXPERT

JANY GIBERT, ENSEIGNANTE

Erreur, tu n'es pas un mal

« Chacun d'entre nous (enfant, enseignant) est confronté à l'erreur et à l'échec. Chacun d'entre nous y associe des ressentis plus ou moins douloureux en fonction de sa personnalité, de son histoire. Les enseignants, humainement et professionnellement, ne souhaitent pas faire « souffrir » les élèves. Il est donc essentiel de comprendre que les erreurs relèvent toujours d'une intelligence en acte et donc de leur accorder une « valeur », d'en analyser les processus, les formes, les logiques, pour éviter de sombrer dans une culture de la culpabilité et pour agir. Alors, nous pourrions dire avec Gaston Bachelard : « Avouons nos fautes pour que notre frère y reconnaisse les siennes et murmurons à notre tour : « Erreur, tu n'es pas un mal ! » »

de révélateur à cette perturbation, et qu'en tant que telle, elle incarne, sous certaines conditions, un levier pour les apprentissages. Mais en même temps, l'erreur peut porter préjudice à l'apprenant, en altérant à la fois sa progression et son sentiment de compétence.

L'erreur profite simultanément à l'activité de l'élève (qui apprend) et à l'activité de l'enseignant (qui l'aide à apprendre). D'un côté en effet l'er-



reur se présente comme un indice pour comprendre le processus d'apprentissage et comme témoin pour repérer les difficultés des élèves, de l'autre elle génère la progression car sans elle, l'apprenant risque de reproduire inlassablement sa motricité habituelle. Néanmoins, ce rôle positif de l'erreur est soumis à des conditions qui inspireront les interventions pédagogiques et didactiques de l'enseignant, car sans moyen pour la dépasser, l'erreur peut mener à l'échec, provoquer le découragement, et altérer la confiance en soi.

L'erreur nécessaire aux apprentissages

L'erreur assure (pour l'élève comme pour l'enseignant), une forme de visibilité de l'écart à l'objectif (la compétence à construire), et elle permet de mieux identifier la nature des difficultés rencontrées. Elle est donc pour l'enseignant un « *indicateur de processus* » (J.-P. Astolfi, *L'erreur, un outil pour enseigner*, ESF, Paris, 1997, et pour l'élève l'appel à une modification de ses conduites motrices.

Pour apprendre, l'erreur est parfois absolument nécessaire. C'est notamment le cas lorsqu'il s'agit de faire évoluer ses représentations préalables. Dans ce cas, l'erreur permet de provoquer une première « *fissuration* » (J.-P. Astolfi, *L'école pour apprendre*, ESF, Paris, 1992) du sys-

tème explicatif préalable bien ancré de l'apprenant, en lui faisant comprendre qu'en répétant ses manières habituelles de faire, « *ça ne marche pas* ». Dans cette perspective, les situations de résolution de problème paraissent particulièrement efficaces pour provoquer et rendre visibles les erreurs nécessaires à la transformation des représentations.

L'erreur est aussi nécessaire à la construction des compétences méthodologiques. Il paraît en effet impossible « d'apprendre à apprendre » sans faire des erreurs, car c'est justement dans la confrontation à l'erreur que l'élève construit des méthodes d'apprentissage plus efficaces. Comme le souligne O. Reboul, « *une erreur intelligente peut être supérieure à la vérité car elle fait réfléchir. Elle est alors source de découverte et de progrès* » (*Qu'est-ce qu'apprendre*, PUF, Paris, 1980). L'erreur est en effet le prétexte à un retour réfléchi sur son action, et à l'élaboration de nouveaux moyens à mettre en œuvre.

Surmonter ses erreurs

Il faut accepter l'erreur, et ne pas l'intérioriser comme une faute, d'où

la nécessité de faire comprendre à l'élève que l'erreur « *concerne ce qu'il fait et non ce qu'il est* » (O. Reboul, *Qu'est-ce qu'apprendre*, PUF, Paris, 1980).

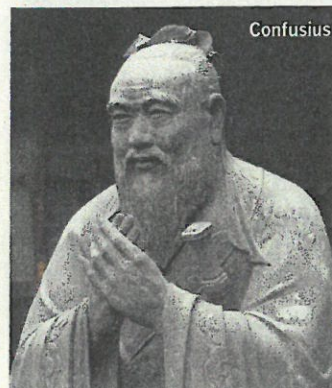
Il faut repérer l'erreur. Si l'apprenant a l'impression de réussir alors que sa conduite est inadaptée, alors il reproduira cette conduite. Il s'agit de rendre possible la connaissance des résultats de son action grâce à toutes les procédures qui incitent l'élève à revenir sur sa prestation, et l'aident à comparer ce qu'il a fait avec ce qu'il fallait faire.

Il faut interpréter l'erreur, c'est-à-dire passer de sa mesure à sa nature. Ce principe conditionne en effet la capacité à capitaliser ses expériences, c'est-à-dire tirer des leçons de ce qui a été fait. Comme le souligne en effet Santayana (cité par E. Morin dans *Pour sortir du vingtième siècle*, F. Nathan, Paris, 1981), « *sans instrument pour capitaliser son expérience, on est condamné à la reproduire* ». Au-delà de la question « *ai-je échoué ou réussi ?* », il s'agit ici de repérer « *pourquoi ai-je échoué ?* ».

Il faut avoir les moyens de la dépasser. L'erreur pour être profitable doit être surmontable, c'est-à-dire qu'elle doit se situer dans une zone proximale d'apprentissage (pour paraphraser L.S. Vygotsky, 1934, qui parle de zone proximale de développement). En d'autres termes, l'erreur est féconde à condition que les élèves disposent potentiellement des moyens pour la dépasser et ac-

céder à la réussite. Cette condition d'adaptation des contraintes aux ressources des sujets permet à l'erreur de conduire à la réussite, sans qu'elle ne se « *dégrade* » en échec (comme processus beaucoup plus permanent).

Dans la perspective socioconstructiviste, c'est surtout la confrontation avec les autres qui permet de surmonter ses erreurs. Ainsi l'interaction sociale permettrait simultanément de mieux prendre conscience de ses erreurs, et de repérer les moyens susceptibles de les surmonter. Il s'agit ici de profiter des erreurs et des réussites vécues par les autres et soumises à débat collectif. « *L'homme sage apprend de ses erreurs. L'homme plus sage apprend des erreurs des autres* » disait Confucius.



« L'homme sage apprend de ses erreurs. L'homme plus sage apprend des erreurs des autres. »
(Confucius)

A condition de lui ôter toute connotation morale faisant d'elle une faute, il est donc démontré que l'erreur est profitable à la fois à l'enseignant et à l'élève. Du côté de l'enseignant, l'erreur fournit une information l'aidant à ajuster son enseignement, car elle traduit les incertitudes du cheminement de l'élève vers l'appropriation de connaissances et la construction de compétences, ainsi que la nature des obstacles qu'il rencontre. Du côté de l'apprenant, c'est bien la percep-

EXPERT
EDGAR THILL
PROFESSEUR DE PSYCHOLOGIE
GÉNÉTIQUE

Des échecs motivants

« Les théories implicites de la réussite sont à l'origine de buts contrastés : les buts autoréférents ou socialement référents. Ces buts amènent à des explications causales différentes de la réussite et de l'échec et, par voie de conséquence, alimentent divers affects et croyances ; ceux-ci, à leur tour, stimulent ou réduisent l'engagement dans les conduites d'accomplissement. (...) Les résultats montrent que les buts autoréférents s'avèrent optimalement motivants quels que soient les niveaux de compétence des individus. A l'inverse, les buts socialement référents conduisent à une moindre persistance, à de l'absentéisme, voire à une érosion de performances » (*Compétence et effort*, Paris, PUF, 1999)



L.S. Vygotsky

tion de l'erreur qui permet de sortir de la contradiction de la répétition : grâce à cette identification en effet, la répétition n'est pas une stérile reproduction des actions, et peut déboucher sur la progression.

Quand l'erreur conduit au succès

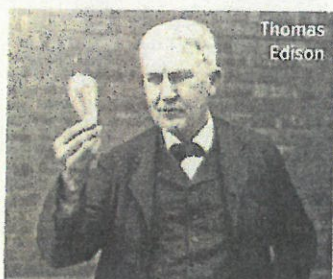
L'Histoire regorge d'exemples d'erreurs célèbres qui ont conduit au succès. Dans le domaine gastronomique, cher aux Français, la Tarte Tatin, les corn flakes, le *Coca Cola*® ou même les glaces en bâtons n'existeraient pas, sans les coups de chances du hasard sur des expériences ratées. La Tarte Tatin est donc un exemple savoureux. La légende veut que face à une impatiente tablée de chasseurs en partance, Stéphanie Tatin confectionna en un tour de main sa tarte aux pommes, pour l'enfourner aussi sec. Mais la cuisinière avait oublié la pâte. Et plutôt que de ressortir pomme après pomme, demoiselle Tatin ajouta, sans s'encombrer, la pâte directement sur les pommes. Une fois la tarte cuite et retournée, le tour était joué... et la tablée de chasseurs emballée. La Tarte des demoiselles Tatin était née !

Le magazine *Business Insider*, sous la plume de ses journalistes **Richard Feloni** et **Ashley Lutz** (« *23 Incredibly Successful People Who Failed At First* »), a ainsi dressé une liste de 23 personnalités qui ont fait l'expérience d'un échec énorme avant de rencontrer la célébrité et la fortune :



Winston Churchill

• **Winston Churchill** a été rejeté de son parti politique sur des désaccords idéologiques de 1929 à 1939. Aux débuts de la Seconde guerre mondiale le 3 septembre 1939, Churchill a été nommé à l'Amirauté britannique, mettant ainsi fin à son "exil". L'année suivante, il a été élu Premier ministre à l'âge de 62 ans.



Thomas Edison

• Les professeurs de **Thomas Edison** lui disaient qu'il était "*trop bête pour apprendre quoi que ce soit*". Thomas Edison a détenu plus de 1 000 brevets et a inventé des appareils qui ont changé le monde tels que le phonographe, l'ampoule électrique ou encore une caméra.



Oprah Winfrey

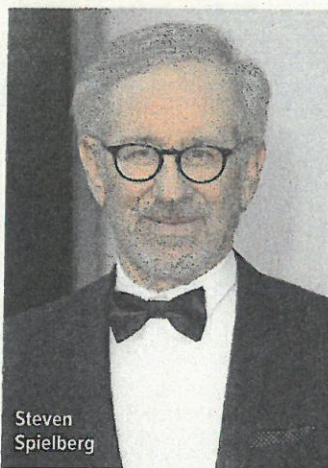
• **Oprah Winfrey** s'est fait renvoyer de son premier emploi à la télévision. Elle officiait en tant que présentatrice à Baltimore où, a-t-elle déclaré, elle a dû faire face au sexisme et au harcèlement. Mais Oprah Winfrey a rebondi et est devenue la reine incontestée des émissions de débats à la télévision avant de créer un empire dans les médias. D'après *Forbes*, aujourd'hui, elle pèse environ 2,9 milliards de dollars.

• **Walt Disney** s'est fait renvoyer par le rédacteur en chef d'un journal parce qu'il "*manquait d'imagination et n'avait pas de bonnes idées*". Plusieurs de ses affaires ont



Walt Disney

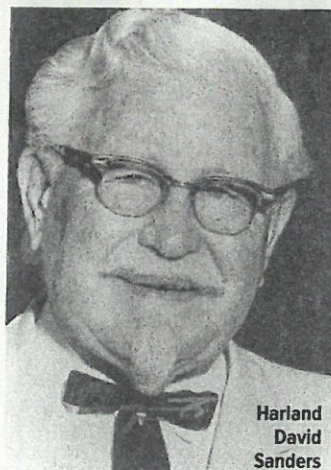
échoué avant la première de son film "*Blanche Neige*". Aujourd'hui, la plupart des bambins ne vivraient par leur enfance de la même manière sans ses idées.



Steven Spielberg

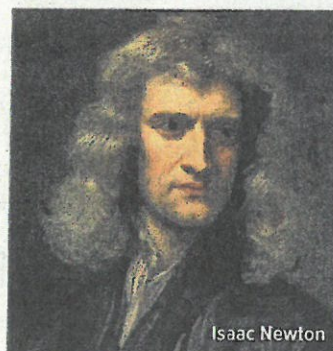
• **Steven Spielberg** s'est fait renvoyer à maintes reprises de l'University of Southern California School of Cinematic Arts. Il a ensuite créé la première superproduction estivale avec "*Les Dents de la mer*" en 1975 et a gagné trois Academy Awards.

• Le colonel **Harland David Sanders** s'est fait renvoyer d'une douzaine de postes avant de fonder un restaurant à succès. Il a voyagé à travers les Etats-Unis à la recherche de quelqu'un pour vendre ses poulets frisés et après avoir finalement pris une affaire commerciale dans l'Utah, *Kentucky Fried Chicken* était né. KFC est maintenant une des franchises les plus identifiées au monde avec plus de 18 000 emplacements.



Harland David Sanders

• La mère de **Sir Isaac Newton** l'a sorti de l'école lorsqu'il était enfant afin qu'il s'occupe de la ferme fami-



Isaac Newton

Les vertus de l'échec

liale. Il a échoué de manière lamentable. Réalisant que son fils n'était pas fait pour labourer les champs, elle a laissé Sir Isaac Newton terminer sa scolarité de base et finalement s'est laissée convaincre de lui permettre d'aller à l'Université de Cambridge. Sir Isaac Newton a continué et est devenu un des plus grands scientifiques de tous les temps en révolutionnant la physique et les mathématiques.

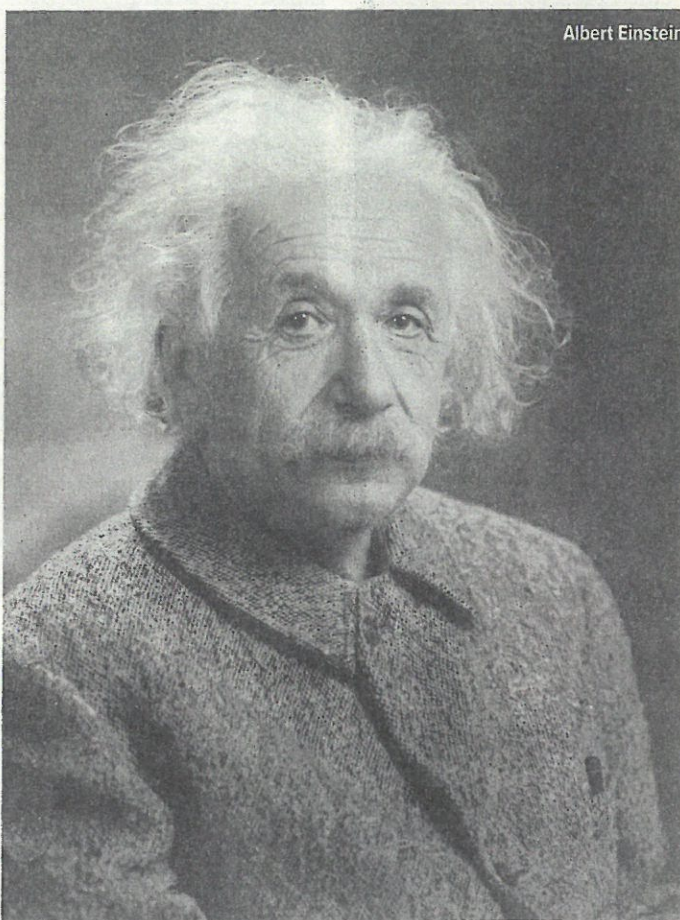


• **Vera Wang** n'a pas gagné avec l'équipe olympique de patinage artistique américaine. Alors elle est devenue rédactrice chez *Vogue* et est passée rédactrice en chef. Elle a commencé par concevoir des robes de mariée à l'âge de 40 ans et aujourd'hui, elle est une des créatrices les plus importantes de l'industrie de la mode avec une entreprise qui vaut plus d'1 milliard de dollars.



• Lors de sa première audition à *L'American Negro Theatre*, **Sidney Poitier** a raté son texte et parlait avec un accent antillais très appuyé, ce qui a amené le directeur à lui dire avec colère d'arrêter de lui faire perdre son temps. Sidney Poitier s'est mis à l'ouvrage et a finalement rencontré un immense succès à Hollywood. Il a gagné un Academy Award du meilleur acteur et a contribué à casser la barrière raciale de l'industrie du film américain.

• Lorsqu'il était enfant, **Albert Einstein** rencontrait des difficultés à communiquer et à apprendre d'une manière traditionnelle. Bien sûr, les problèmes de communication et de comportement d'Albert Einstein n'étaient pas un indicateur d'un manque d'intelligence. Il a gagné le prix Nobel en physique pour la découverte de l'effet photoélectrique et sa théorie de la relativité a corrigé les déficiences de la physique newtonienne.



• **J.K. Rowling** était une mère célibataire qui vivait de l'aide sociale lorsqu'elle a commencé à écrire le premier roman "*Harry Potter*". L'auteure est maintenant internationalement connue pour sa série de 7 livres *Harry Potter* et, est devenue le premier écrivain milliardaire en dollars en 2004.

• **Charles Darwin** était considéré comme un étudiant moyen. Il a renoncé à une carrière médicale et est allé dans une école pour devenir pasteur. Mais lorsque Darwin a étudié la nature, il a trouvé sa véri-

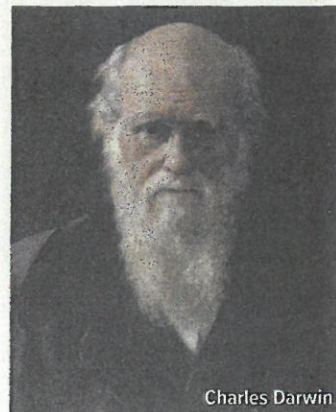
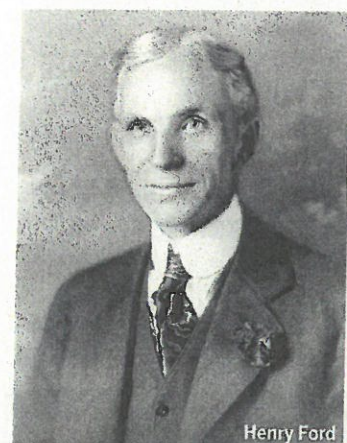


table vocation et a voyagé à travers le monde pour découvrir ses mystères. Ses écrits, particulièrement *"L'Origine des espèces"*, ont fondamentalement changé le monde de la science en répandant la découverte de l'évolution.

poubelle et l'a récupéré. *"Carrie"* est devenu un succès et a lancé la carrière de Stephen King. Ses romans se sont vendus à plus de 350 millions d'exemplaires.

Célébrer ses erreurs

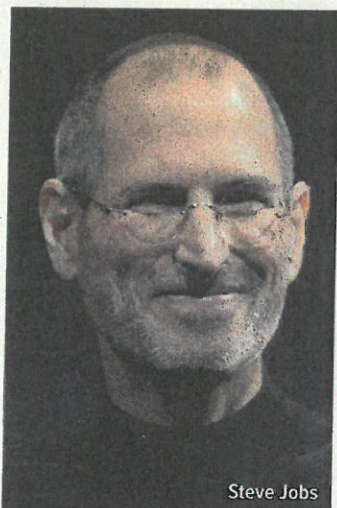
On le voit bien avec tous ces exemples célèbres, les succès viennent rarement sans accroc. **Charles de Gaulle**, **Rafael Nadal**, **Steve Jobs** ou **Barbara** ont également tous essuyé des revers cuisants avant de s'accomplir. Relisant leurs parcours et de nombreux autres à la lumière de **Marc-Aurèle**, **Saint Paul**, **Nietzsche**, **Freud**, **Bachelard** ou **Sartre**, le philosophe **Charles Pépin** nous montre comment chaque épreuve, parce qu'elle nous confronte au réel ou à notre désir profond, peut nous rendre plus lucide, plus combatif, plus vivant.



Henry Ford

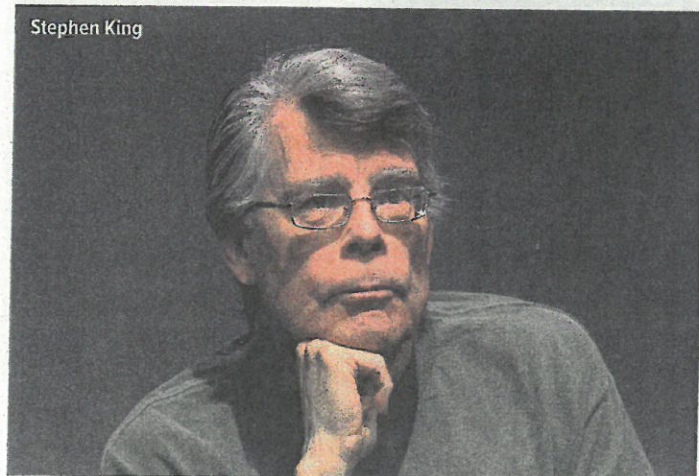
• Le jeune **Henry Ford** a ruiné sa réputation avec quelques activités dans l'automobile qui ont connu l'échec. Toutefois, après une mission de recherche, il a finalement trouvé un associé qui a cru en lui. Lorsque la *Ford Motor Company* a changé à jamais l'industrie et la culture automobile avec son mode de production basé sur la chaîne de montage, Henry Ford a prouvé qu'il avait tiré une leçon de ses erreurs.

• **Stephen King** a ressenti une telle frustration lorsqu'il a essayé d'écrire le roman *"Carrie"* qu'il a jeté le premier jet à la poubelle. Sa femme, Tabitha, a trouvé le manuscrit dans la



Steve Jobs

Stephen King



Charles de Gaulle

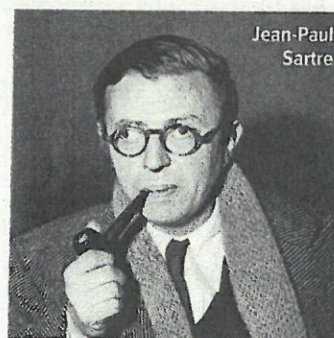
Célébrer ses erreurs. Voilà une chose inhabituelle. Nous vivons une époque moderne, où tout s'accélère. Les enjeux sont parfois immenses, et il faut sans cesse redoubler de vitesse. Compte tenu de cette accélération, les erreurs sont naturellement inévitables. Le comprendre, c'est forcément aller de l'avant pour créer et innover, et donc en finalité parvenir à réussir.

La réussite au bout du chemin

Il faut donc s'en convaincre : l'échec, quand il instruit son auteur, quand il est exploité, peut se révéler extraordinairement utile. Il est même au cœur du progrès scientifique. On connaît la fameuse thèse de **Bache-**

lard, dans *"La Formation de l'esprit scientifique"* : *"Le progrès scientifique n'est qu'une suite d'erreurs rectifiées"*. De fait, une erreur rectifiée vaut mieux que l'absence d'erreur. On ne progresse qu'en se corrigeant. En effet, suivant la formule d'**Einstein**, « une infinité de succès ne suffira jamais à me prouver que j'ai raison, tandis qu'un seul échec expérimental suffit à me prouver que j'ai tort ».

L'échec invalide une orientation, là où une succession de succès ne suffit pas à la valider. *"L'échec est au fondement de la réussite"* (**Lao Tseu**) en ce sens qu'il permet une remise en question, et c'est en quoi il est infiniment profitable, bien plus en tout cas qu'une série de succès qui conduit généralement à ne plus se poser de questions - en quoi consiste, étymologiquement, l'arrogance (*a-rogare*). On peut parler de la vertu corrective de l'échec et de la vertu dormitive du succès.



Jean-Paul Sartre

Un échec peut donc être plus profitable qu'un succès. *"On apprend peu par la victoire, mais beaucoup par l'échec"*, dit un proverbe japonais. L'échec peut stimuler, être la condition d'une réussite en cours d'élaboration, là où le succès peut se révéler nuisible, conduire à une illusion de toute puissance ou à un relâchement, conformément à ce qui arrive au maître, chez **Hegel**, dans la célèbre dialectique du Maître et de l'Esclave. Il peut avilir. *"J'ai connu toutes les formes de déchéance, même le succès"* disait **Emil Cioran** - formule plus tard reprise par **Jean d'Ormesson**. À la différence de l'échec, le succès n'apprend pas grand-chose, à part de flatter notre ego. A méditer... ■ V.D.



Sigmund Freud

Vers une sagesse de l'échec

Les philosophes et les pys sont formels : La propension à se tromper est une condition de la pensée, indispensable à l'avancée des connaissances. L'erreur est même indissociable de nos qualités les plus précieuses : l'empathie, l'optimisme, l'imagination, la confiance, le courage. En bref, l'erreur est humaine et nous rend meilleurs. Un point s'impose pour comprendre cette sagesse de l'échec.

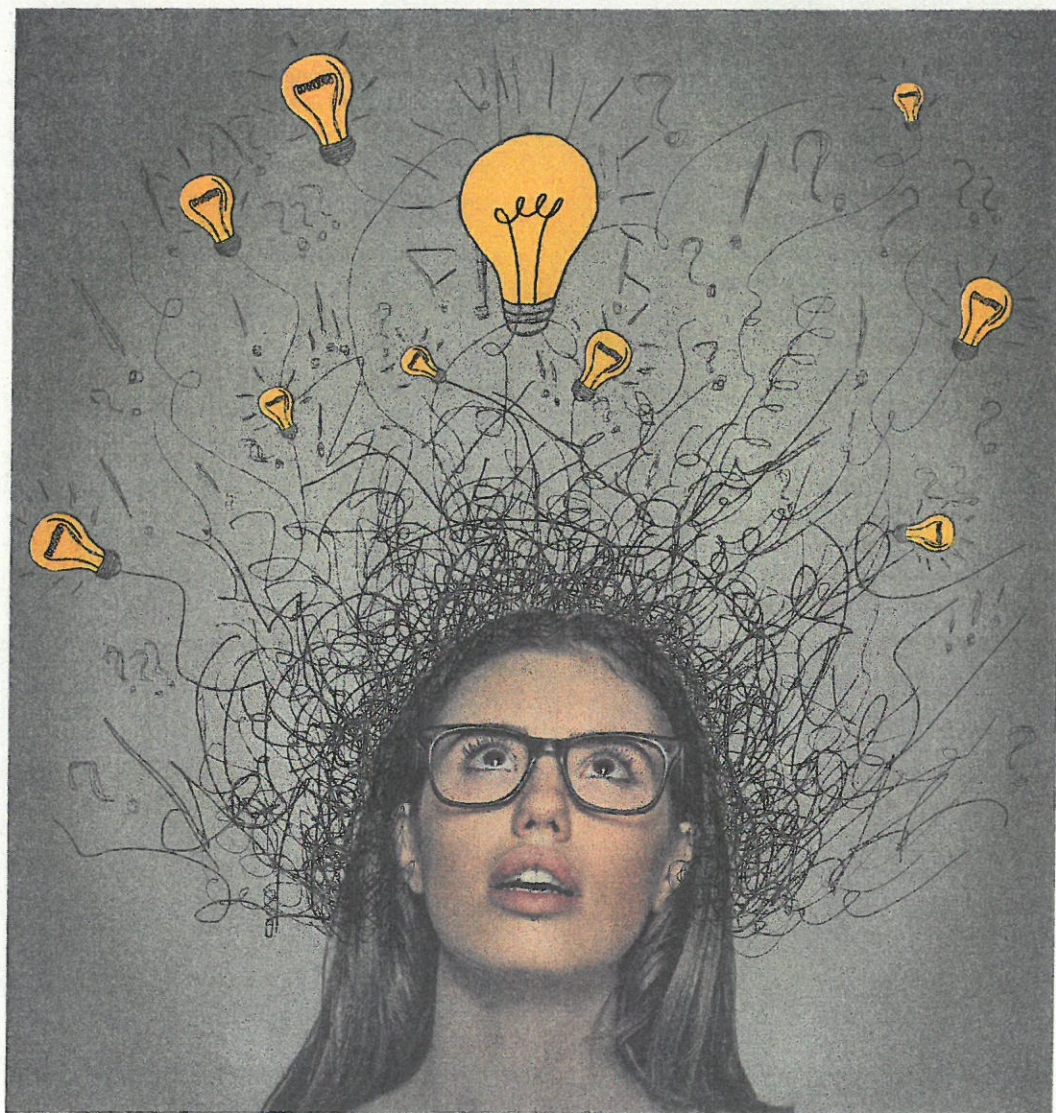
Comment se fait-il que nous ayons tant de mal à admettre nos erreurs ? Jusqu'où pouvons-nous considérer nos certitudes comme fiables ? Quel bénéfice y a-t-il à reconnaître que nous avons eu tort ? Pourquoi est-il inévitable et profitable de se tromper ? Toutes ces questions, nous sommes nombreux à nous les poser régulièrement, notamment à chaque erreur commise ou à chaque échec dans l'existence.

Erreur ou faute ?

Erreur, bêtise, faux pas, bévue, boulette, bourde, faute, gaffe, impair, maladresse... le dictionnaire de la langue française ne manque pas de synonymes dont le nombre prouve aussi combien l'erreur est humaine. Du côté de l'étymologie, erreur vient du latin «error», course à l'aventure, et de «*errare*», errer.

Mais l'erreur n'est pas forcément une faute grave. La différence, bien que subtile, n'en est pas moins présente entre ces deux mots : une faute (altération du latin *falsus*, faux), c'est un manquement

**“Les erreurs ont toujours été les plus grands professeurs.”
(François Gervais)**



à une règle (morale, scientifique, artistique...), à une norme, alors qu'une erreur (nom emprunté du latin *error*, errer d'où incertitude, ignorance) n'est rien d'autre qu'une méprise, une action inconsidérée, voire regrettable, un défaut de jugement ou d'appréciation.

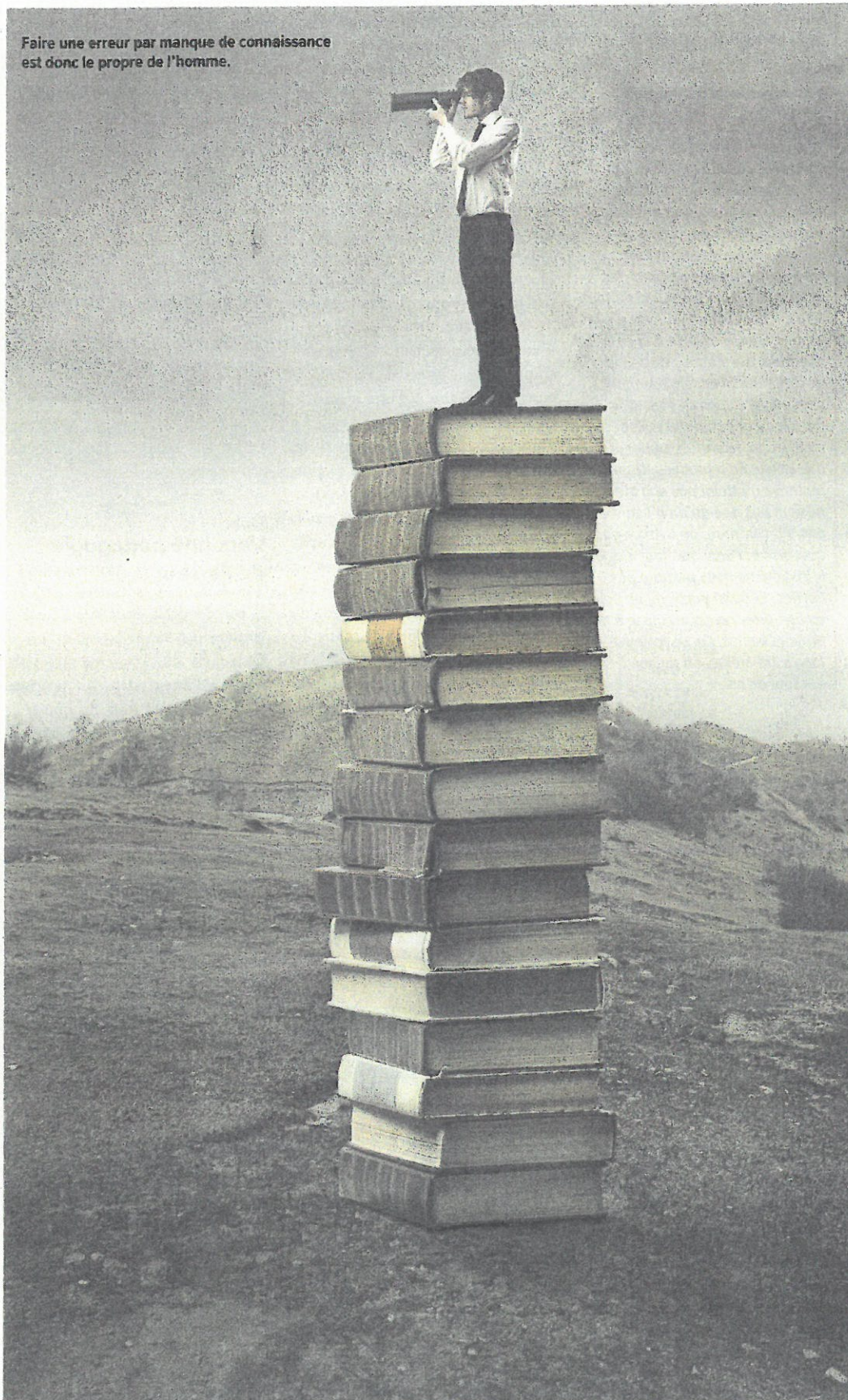
Certains linguistes ont voulu faire de la conscience de la méprise la distinction entre faute et erreur. Ainsi, **Gheorghe Docă** rappelle que « *les fautes sont liées à la performance* » (on en est immédiatement conscient : lorsque l'on attire notre attention sur elles, on a la possibilité de faire soi-même la correction parce qu'on connaît les règles) tandis que « *les erreurs sont liées à la compétence* » (on les fait de façon inconsciente et involontaire, faute de connaissance suffisante de la règle).

La notion de « responsabilité »

Plus globalement, la distinction repose sur l'idée de responsabilité – pour ne pas dire de culpabilité (à la différence du péché, la faute n'a pas forcément de connotation religieuse... mais force est de constater qu'elle reste le plus souvent moralement connotée dans l'inconscient collectif). Nous sommes responsables de nos fautes, en ce que nous sommes censés connaître les règles, les lois qui prévalent. En revanche, une erreur est le plus souvent commise de façon involontaire – sans intention délibérée, donc de bonne foi (à la différence d'un mensonge) –, par inattention, par maladresse, par oubli, par ignorance...

Il est essentiel de rappeler que pour apprendre, l'enfant est souvent obligé de commettre des erreurs. Et quel que soit notre âge, on ne peut pas tout savoir sur tout. Faire une erreur par manque de connaissance est donc le propre de l'homme. C'est donc en commettant une erreur, qu'on apprend. Il est donc essentiel de retenir que culpabiliser suite à une erreur est totalement injustifié. En revanche, se sentir coupable parce qu'on a commis une faute

Faire une erreur par manque de connaissance est donc le propre de l'homme.



EXPERT
CÉCILE NEUVILLE
PSYCHOLOGUE, AUTEURE
D'APPRENDRE À LÂCHER PRISE

On avance quoi qu'il arrive

« Dans notre culture française, ne pas atteindre un objectif est considéré comme un échec. On a l'impression de perdre de la valeur. C'est une vision que l'on se transmet de génération en génération à tous les niveaux : les parents, les enseignants, les dirigeants d'entreprise... Mais tout cela est doucement en train d'évoluer. La France s'ouvre à la culture orientale, aux notions de zen et de lâcher prise et cela entraîne une revalorisation des tentatives. Car plutôt que parler d'échec ou d'erreur, je préfère parler d'essais et de tentatives. Quand la tentative n'atteint pas son but, ça ne veut pas dire qu'on n'avance pas. Au contraire, on avance quoi qu'il arrive. Parce que tout d'abord la société ne nous prépare pas à l'échec. Et aussi parce qu'un échec ou une erreur nous met face à nos propres limites. On se retrouve face à soi-même, on touche à l'estime de soi. »

préjudiciable de façon totalement responsable est justifié dès lors que l'on a un minimum de sens moral.

Errare humanum est

« Errare humanum est, perseverare diabolicum » est une locution latine qui signifie « L'erreur est humaine, l'entêtement [dans son erreur] est diabolique ». Il s'agit d'une maxime philosophique par laquelle on cherche à expliquer et à excuser une faute, que ce soit une bêtise, une faute morale, un égarement, une imperfection, une faute matérielle, une erreur d'inattention, etc. Le sens de la maxime dans la

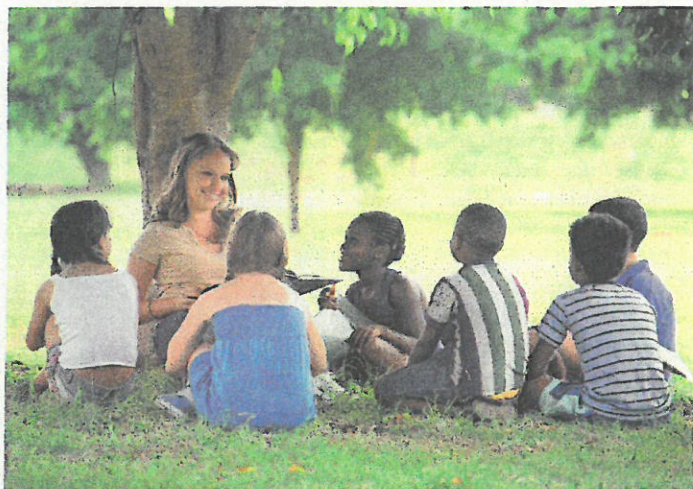
À RETENIR

Quand on n'arrive pas à la dépasser, quand elle nous empêche de nous poser de nouveaux objectifs, quand elle nous inhibe et nous empêche de prendre de nouveaux risques, l'erreur perd tout son sens d'apprentissage.

“Les erreurs sont les portes de la découverte.”
(James Joyce)

bouche de saint Augustin prend bien sûr davantage la connotation de « faute morale ».

La nature humaine n'étant pas parfaite, le propre de l'homme est de commettre des erreurs, car il n'est pas omniscient. Cependant, d'après la maxime, cela ne doit excuser la négligence, l'erreur est une occasion à saisir pour essayer de s'améliorer, car nous sommes des êtres perfectibles, elle devient alors un outil intéressant de perfectionnement de soi. La deuxième partie nous prévient : celui qui s'entête dans ses erreurs, sans essayer de se corriger est par contre inexcusable. Cela peut l'entraîner sur la voie du péché ou d'encore plus d'erreurs. La faute morale étant dans le fait de ne pas apprendre de ses erreurs, plus que dans l'erreur initiale elle-même. Pour mieux en saisir le sens, on



peut la rapprocher de cette citation de John Powell : « La seule véritable erreur est celle dont on ne retire aucun enseignement. »

Vers une pédagogie de l'erreur

Il conviendrait donc dès l'école de conférer un statut positif à l'erreur. L'idée est de conférer un statut sensé à l'erreur dans les processus d'apprentissages afin de libérer les élèves et les enfants en général de

la phobie de la faute. « L'erreur est une information non une faute » écrit Daniel Favre. Il s'agit là en réalité d'une véritable révolution mentale et culturelle qui ferait passer d'une pédagogie intimidante à une pédagogie stimulante et sécurisante. Un certain nombre d'enseignants œuvrent dans ce sens, mais l'archaïsme du système reste surdéterminant. Selon l'enquête européenne PISA, les jeunes Français se rangent parmi les élèves les plus « inhibés » quant à leurs capacités d'expression : « Quand on aura compris dans ce pays qu'on apprend en se trompant, on reconstruira l'école différemment, » a déclaré Jacques Attali dans *Le Monde de l'Éducation*.

Analyser ses erreurs

Personne n'aime commettre des erreurs, mais lorsque cela arrive, nous devons en tirer des leçons et se rendre compte que les erreurs sont une partie essentielle du dépassement de soi. Rien ne sert de se sentir rongé par la culpabilité et les remords, il faut observer et analyser ses erreurs pour apprendre. Bien sûr, vous pouvez parfois être auto-critique, surtout lorsque vous vous rendez compte que vous auriez pu mieux vous comporter. Nous faisons tous des erreurs, c'est le propre de la nature humaine. En revanche il faut apprendre de ses erreurs pour s'améliorer et progresser.

Il faut analyser son erreur ou son échec et lui trouver des solutions



Apprendre à nos enfants qu'il est utile de se tromper à condition de se corriger est salvateur.



“Concentre-toi sur les solutions et non sur les erreurs.” (Jack Nicklaus)

EXPERT

JEAN-PIERRE ASTOLFI
AUTEUR DE « L'ERREUR,
UN OUTIL POUR ENSEIGNER »
(ESF)

Utiliser ses faux pas pour progresser

« L'erreur a le plus souvent un sens qu'il convient de rechercher. Ce principe est admis partout, sauf à l'école ! En sport, en art, dans tous les domaines, on utilise ses faux pas pour progresser. Le langage populaire est plein d'expressions telles que : "il n'y a que celui qui ne fait rien qui ne se trompe pas". Et d'un seul coup, à l'école, l'erreur devient synonyme de faute, de raté, de dysfonctionnement. C'est vrai qu'il arrive parfois qu'un élève se couche trop tard ou qu'il ait la tête ailleurs et qu'il n'y ait pas d'autre signification à trouver dans ses erreurs. Mais le plus souvent, elles font partie du processus normal d'apprentissage et ne doivent donc pas être considérées comme des échecs qu'il convient à toute force d'éviter. Il ne s'agit pas de laxisme mais, au contraire, d'une plus grande exigence intellectuelle. Refuser les erreurs revient à confondre éducation et dressage. »

pour avancer mais pas pour déculpabiliser. Quand on est dans l'intention de trouver des solutions, on est plus efficace que lorsque que l'on cherche des raisons à l'échec, une attitude qui nous met simplement face au constat d'échec mais ne nous projette pas dans l'après.

Sept clés de progrès

> Reconnaître ses erreurs

On ne peut pas toujours réussir. Acceptez de vous tromper, sachant que si vous vous reprenez et que vous ne refaites pas les mêmes erreurs vous pouvez réussir la prochaine fois !



Rappelez-vous que tout ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort et plus expérimenté.

> Mettre son ego de côté

Ne pas accepter ses erreurs est un problème d'ego. Nous sommes tous plus ou moins orgueilleux et il n'est pas toujours facile de reconnaître que l'on s'est trompé. Pourtant, c'est extrêmement salvateur, car ça nous permet d'avancer et surtout de ne plus commettre les mêmes erreurs dans l'avenir.

> Prendre le temps de réfléchir

À la suite de chaque erreur commise, faites une pause, analysez ce qui c'est bien ou mal passé et tirez vos conclusions. Profitez-en pour prendre du repos et repartir avec entrain. Ce n'est pas en vous mettant la pression que vous allez forcément mieux y arriver, c'est en y mettant toutes vos forces et votre intelligence.

> Réviser ses objectifs à la baisse

C'est souvent parce que l'on se fixe des objectifs inatteignables que l'on va au-devant d'erreurs et d'échecs... Il faut certes se fixer des objectifs ambitieux, mais il ne faut pas se mettre la pression pour rien. Concentrez-vous sur ce qui est le plus important, et faites de votre mieux pour y arriver.

> Demander de l'aide

On commet souvent des erreurs parce qu'on n'ose pas ou qu'on a honte de demander des conseils à celui qui sait. En étant au pied du mur ou la tête dans le guidon, on ne peut prendre du recul pour prendre les bonnes décisions et surmonter les obstacles. Il est donc essentiel de mettre sa fierté de côté et de demander de l'aide aux autres.

> Se documenter

L'erreur arrive souvent par manque de connaissance, de travail, de temps, de recherche sur la question, par facilité aussi. D'où la nécessité de se documenter, de cher-

cher des solutions sur internet, dans des livres, dans les forums, auprès de son entourage.

> Se faire plus confiance

L'erreur est souvent commise par manque de confiance en soi. D'où l'intérêt de croire en soi et en ses capacités. Si vous mettez dans chaque projet un peu de fierté, et tout votre cœur, vous allez y arriver sans erreur.

Selon le vieil adage populaire « il n'y a que les imbéciles qui ne se trompent jamais ». Alors, soyez plus intelligent que les autres, en reconnaissant vos erreurs et vos échecs, en essayant de comprendre pourquoi vous les avez commis et surtout en ne reproduisant plus les mêmes ! ■ V.D.

À LIRE

CHERCHER L'ERREUR

Si vous ne vous êtes jamais trompé, n'ouvrez pas ce livre ! Vous seriez déçu d'apprendre que vous avez manqué l'expérience la plus fondamentale de votre vie. "Si je me trompe, c'est bien parce que je suis persuadé d'avoir raison" : Kathryn Schulz part de ce paradoxe pour traquer avec humour l'erreur dans toutes les circonstances de la vie - illusions, croyances, théories, passions... Elle nous entraîne dans une enquête au long cours, où les relations humaines et les faits divers ont autant leur place que les événements historiques. On y rencontre aussi Platon, saint Augustin, Descartes, Shakespeare, Freud, Wittgenstein, ou encore Molière, Proust, Coetzee, Philip Roth... Une analyse décapante de la nature de nos erreurs et de toutes leurs implications. Au mieux, avoir tort vous irritait ; au pire, c'était un cauchemar. Désormais, vous saurez qu'il est bon d'être faillible, que c'est même votre génie !



« Cherchez l'erreur ! : Pourquoi il est profitable d'avoir tort »
de Kathryn Schulz, Flammarion,
452 pages, 24 €.